



Sarah Sze

De nuit en jour

EXPOSITION
24 OCTOBRE 2020
→ 25 AVRIL 2021

Œuvres nouvelles

Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

Dossier de presse

fondationcartier.com — 261, boulevard Raspail - 75014 Paris

RESPONSABLE DES RELATIONS PRESSE
Matthieu Simonnet
matthieu.simonnet@fondation.cartier.com
Tél. 01 42 18 56 77

ATTACHÉE DE PRESSE
Sophie Lawani-Wesley
sophie.lawani-wesley@fondation.cartier.com
Tél. 01 42 18 56 65

fondationcartier.com/presse

FONDATION CARTIER POUR L'ART CONTEMPORAIN
fondationcartier.com
261, boulevard Raspail 75014 Paris

03	SARAH SZE, <i>DE NUIT EN JOUR</i>
04	<i>NIGHT VISION 20/20,</i> UNE ŒUVRE EN RÉALITÉ AUGMENTÉE
05	BIOGRAPHIE
06	VISUELS PRESSE
08	EXTRAITS DU CATALOGUE
12	CATALOGUE DE L'EXPOSITION
14	PROGRAMMATION 2021
16	PARTENAIRES MÉDIAS
17	INFORMATIONS PRATIQUES

Sarah Sze

De nuit en jour

« En tant qu'artiste, je pense à l'effort, au désir, et à l'envie constante que l'on a, au fil des années, de donner un sens au monde qui nous entoure à travers les matériaux. Et de tenter de trouver une sorte d'émerveillement, mais aussi une certaine futilité résidant dans cette très fragile quête. » Sarah Sze

« Le bâtiment de la Fondation Cartier relève d'un jeu sur le brouillage des limites: ne pas savoir exactement ce qui est là et ce qui n'y est pas, où ça commence et où ça se termine. » Jean Nouvel

« C'est par l'abstraction de la figure du monde que Sarah Sze mène à l'exactitude. » Bruno Latour

Toujours fidèle aux artistes, et 20 ans après la première exposition qu'elle lui a consacrée, la Fondation Cartier pour l'art contemporain invite à nouveau l'artiste américaine Sarah Sze à créer une exposition immersive en dialogue avec les espaces transparents du bâtiment iconique de Jean Nouvel. Internationalement reconnue pour son œuvre défiant les frontières entre peinture, sculpture, et architecture, Sarah Sze assemble des objets du quotidien et des images en mouvement dans des installations d'une étonnante délicatesse et complexité.

Dans cette nouvelle exposition, l'artiste explore la manière dont la prolifération des images – imprimées dans les magazines, glanées sur le web ou prises depuis l'espace – engage et transforme, dans la vie de tous les jours, notre relation aux objets, au temps et à la mémoire. Brouillant les frontières entre intérieur et extérieur, mirage et réalité, passé et présent, les œuvres exposées font perdre au visiteur tout repère et toute notion de temps en raison de leur nature à la fois architecturale, filmique et sculpturale.

En pénétrant dans la première salle d'exposition, le visiteur est attiré par une installation monumentale aux allures de planétarium¹ semblant flotter dans l'espace, une structure sphérique suspendue faite d'acier inoxydable et de bambou. Cette sculpture se compose d'objets, de lumières, de sons, de photographies imprimées et de vidéos projetées sur de petits morceaux de papier déchirés. Grâce à des vidéoprojecteurs rotatifs, des images animées jaillissent sur les parois de verre de la Fondation, transformant le bâtiment en une lanterne magique au gré de leurs collisions, de leurs changements d'échelle, de leur

disparition et de leur réapparition. Nombre de ces vidéos, prises par l'artiste au moyen de son iPhone ou collectées sur Internet, représentent des éléments intemporels de la nature – la terre, le feu, l'eau – et portent notre attention sur des phénomènes naturels tels que le mouvement des nuages, l'éruption d'un geyser ou encore la croissance d'une plante. D'autres vidéos montrent la transformation de matériaux – par exemple une craie ou de la mousse coupées en morceaux – proposant une expérience visuelle qui éveille notre sens du tactile dans nos vies saturées d'images. Ces contenus disparates sont juxtaposés afin que le spectateur, à travers la vision et la lecture des images, participe activement à l'interprétation de l'œuvre.

S'étirant sur toute la circonférence du bâtiment, ces images mènent les visiteurs vers un second espace où ils découvrent une sculpture² de forme concave, réfléchissante, dont on ne saurait dire si elle émerge du sol ou si elle est au contraire tombée du ciel. Sa surface fragmentée en acier reflète des fragments d'images et d'objets, et donne le sentiment d'un paysage fracturé. Un pendule oscillant au-dessus vient frôler cette surface dans un mouvement irrégulier. Inspirées du planétarium et du pendule – des modèles scientifiques conçus dans notre quête de connaissance du cosmos –, les sculptures de Sarah Sze tentent de représenter les insondables concepts de temps et de mémoire. Les images diaphanes et fragmentaires de l'installation apparaissent et disparaissent, se désintègrent et s'évaporent, à l'instar des images floues et décousues qui peuvent surgir de notre mémoire.

Commissaire: Leanne Sacramone, assistée de Maëlle Coatleven

Œuvres de l'exposition: 1. *Twice Twilight*. - 2. *Tracing Fallen Sky*.

Retrouvez toutes les informations sur
l'exposition, la programmation des Soirées
Nomades, des Nuits de l'Incertitude et des
Ateliers Jeune Public sur fondationcartier.com

Night Vision 20/20, une œuvre en réalité augmentée

La première œuvre en réalité augmentée imaginée par Sarah Sze

Dans le cadre l'exposition *De nuit en jour*, la Fondation Cartier pour l'art contemporain a accompagné l'artiste américaine Sarah Sze dans la création de *Night Vision 20/20*, sa première œuvre en réalité augmentée sous forme d'application. Développé par l'agence digitale Cher Ami, ce dispositif immersif entraîne le visiteur dans une rêverie nocturne dont les éléments visuels, issus des vidéos des installations *Twice Twilight* et *Tracing Fallen Sky*, transforment le paysage réel dans lequel se trouve l'utilisateur, à travers l'écran de son smartphone. Une création sonore signée par Sarah Sze accompagne cette promenade onirique dans son univers. Proposée en exclusivité à la Fondation Cartier durant le premier mois d'ouverture de l'exposition *De nuit en jour*, puis accessible à partir du 24 novembre 2020 depuis une application dédiée disponible sur Apple Store et Google Play, *Night Vision 20/20* invite à une exploration ludique et intime de l'œuvre de l'artiste.



Night Vision, Rendering, 2020 © Sarah Sze Studio



Biographie

Sarah Sze utilise des objets et des images glanés de mondes à la fois physiques et numériques, qu'elle assemble dans des œuvres multimédias complexes jouant avec les échelles, invitant à la fois à une observation microscopique et à une perspective macroscopique de l'infini. Associant de nombreux médias – de la sculpture à la peinture en passant par le dessin, la gravure, la vidéo et l'installation –, son œuvre interroge les notions d'entropie et de temporalité, et s'intéresse à la nature précaire de la matérialité.

Née en 1969 à Boston, Sarah Sze obtient un Bachelor of Arts à l'université de Yale en 1991, puis un Master of Fine Arts à la School of Visual Arts de New York en 1997. Lors d'une exposition au P.S.1 Contemporary Art Center (aujourd'hui MoMA PS1) à New York alors qu'elle est encore étudiante, elle remet en question la nature même de la sculpture en perçant les murs du bâtiment pour créer des portails sculpturaux et en élaborant des structures semblables à des écosystèmes éphémères qui transforment radicalement l'architecture du lieu. En 1999, à l'occasion de sa première exposition institutionnelle au Museum of Contemporary Art de Chicago, elle présente *Many a Slip*, une installation

immersive qui se déploie dans plusieurs salles, consistant en des assemblages complexes d'objets du quotidien sur lesquels sont projetées des images vacillantes. Cette exposition marque la première incursion de Sarah Sze dans l'univers de la vidéo, qui est devenue depuis un élément central de ses installations. S'inspirant du concept de « kiosque » du constructivisme russe, Sarah Sze conçoit ses installations suivantes comme des postes mobiles pour l'échange d'images et le partage d'informations.

En 2015, elle commence sa série *Timekeeper*, qui explore les origines de l'image en mouvement et reflète le flux constant d'informations dont nous sommes chaque jour submergés. Encore en cours aujourd'hui, cette série comprend les œuvres *Measuring Stick* (2015), *Timekeeper* (2016), *Centrifuge* (2017), *Images in Debris* (2018), *Flashpoint (Timekeeper)* (2018), *Crescent (Timekeeper)* (2019), *Plein Air (Times Zero)*, *Twice Twilight* et *Tracing Fallen Sky* (2020).

Sarah Sze a fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde, notamment à l'Institute of Contemporary Arts à Londres en 1998, à la Fondation Cartier

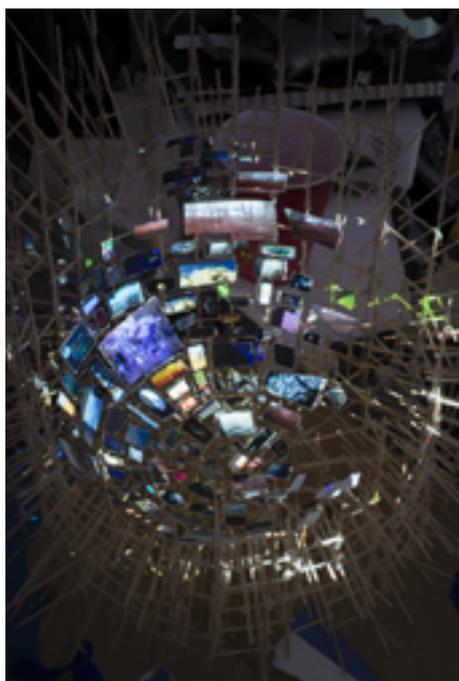
pour l'art contemporain à Paris en 1999, au Museum of Fine Arts de Boston en 2002, au Whitney Museum of American Art à New York en 2003, au Malmö Konsthall à Malmö en 2006 et au Musée d'Art moderne Grand-Duc Jean à Luxembourg en 2012. Elle participe à la XLVIII^e Biennale de Venise et au Carnegie International en 1999, à la Whitney Biennial en 2000 et à la 25^e Biennale de São Paulo en 2002. En 2013, elle représente les États-Unis à la LV^e Biennale de Venise.

Sarah Sze reçoit la bourse MacArthur en 2003 et la bourse Radcliffe de l'université de Harvard en 2005. En 2018, elle rejoint l'Académie américaine des arts et des lettres. Elle est représentée par les galeries Victoria Miro, Tanya Bonakdar et Gagosian. En parallèle de sa carrière artistique, elle enseigne les arts visuels à l'université de Columbia à New York, où elle vit aujourd'hui.



↑ 17. Sarah Sze en studio, 2018. Gagosian Gallery © Photo Sarah Sze Studio.

Visuels presse



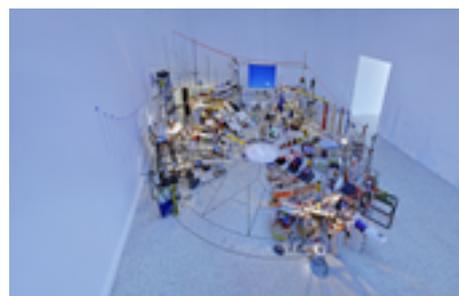
↑ 1

↓ 5



↑ 2

↓ 6



↑ 3

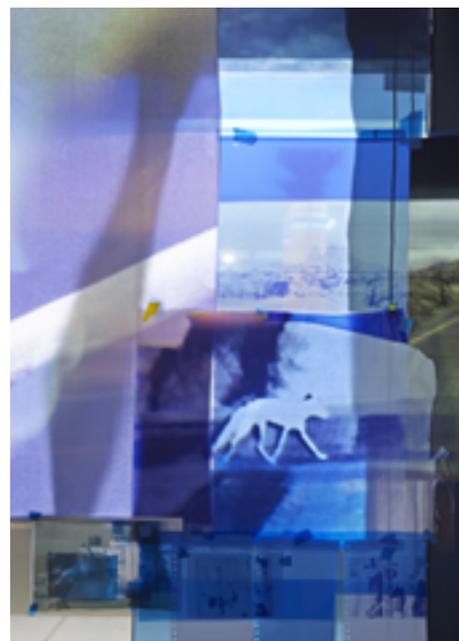
↓ 4



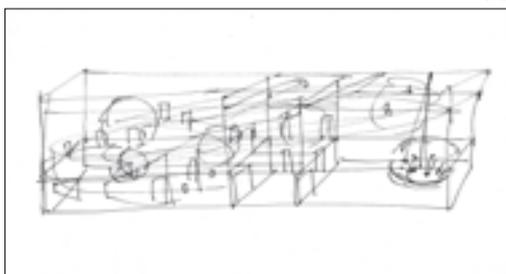
↓ 7



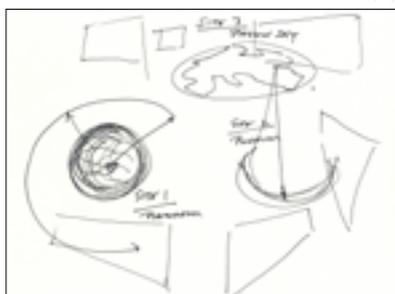
↓ 9



↓ 10



↓ 8



1 / 2 / 5 / 18 / 19 → Sarah Sze, *Centrifuge*, 2017. Œuvre présentée à Haus Der Kunst. Matériaux mixtes, bois, bambou, acier inoxydable, impressions pigmentaires, vidéoprojecteurs, céramique, acrylique et sel. Dimensions variables. © Sarah Sze. Photo © Sarah Sze Studio.

3 → Sarah Sze, *Triple Point (Pendulum)*, 2013. Sel, eau, pierre, corde, vidéoprojecteur, pendule, matériaux mixtes. Dimensions variables. © Sarah Sze. © Photo Tom Powel Imaging.

4 / 22 → Sarah Sze, *Images in Debris*, 2018. Matériaux mixtes, miroirs, bois, acier inoxydable, impressions pigmentaires, vidéoprojecteurs, lampes, bureaux, tabourets, échelles, pierre, acrylique. Dimensions variables. © Sarah Sze © Photo Sarah Sze Studio.

6 / 12 / 24 → Prototype d'installation en studio en préparation de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2019. © Sarah Sze. Photo © Sarah Sze Studio.



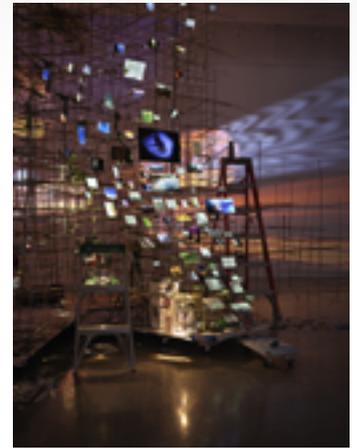
↑ 11



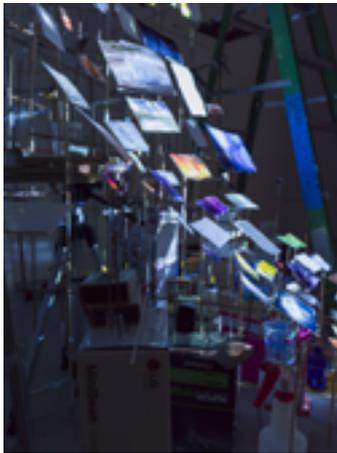
↑ 12



↑ 13



↑ 14



↑ 15



↑ 16



↑ 17



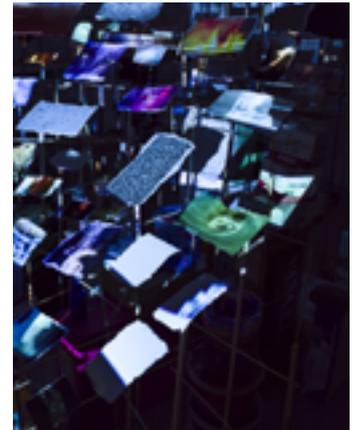
↑ 18



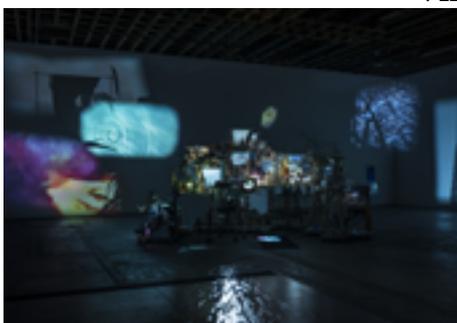
↑ 19



↑ 20



↑ 21



↑ 18



↓ 22



↓ 23

↓ 24

7 → *Images in Refraction (West)*, 2019. Matériaux mixtes, acrylique, vidéoprojecteurs, impressions pigmentaires, scotch. Dimensions variables. © Sarah Sze. © Photo Genevieve Hanson.

8 / 9 / 10 → Sarah Sze, *Sans titre*, 2019. Feutre sur papier. Croquis d'étude en préparation de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Feutre sur papier, 20 × 28 cm. © Sarah Sze. © Photo Sarah Sze Studio.

11 / 14 → Sarah Sze, *Crescent (Timekeeper)*, 2019. Matériaux mixtes, bois, acier inoxydable, impressions pigmentaires, vidéoprojecteurs, céramique, acrylique et scotch. Dimensions variables. © Sarah Sze. © Photo Genevieve Hanson.

17 → Sarah Sze en studio, 2018. Gagosian Gallery. © Photo Sarah Sze Studio.

20 → Portrait Sarah Sze. © Deborah Feingold.

15 / 16 / 21 → Sarah Sze, *Slice*, 2018. Prototype dans le cadre de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier. Matériaux mixtes, bois, acier inoxydable, acrylique, vidéoprojecteurs, impressions pigmentaires, céramique et scotch. Dimensions variables. © Sarah Sze. Photo © Sarah Sze Studio.

13 → Sarah Sze, *Flash Point (Timekeeper)*, 2018. Matériaux mixtes, bois, acier inoxydable, impressions pigmentaires, vidéoprojecteurs, céramique, acrylique et scotch. Dimensions variables. © Sarah Sze. © Photo Gagosian Gallery.

23 → Sarah Sze, *Timekeeper*, 2016. Matériaux mixtes, miroirs, bois, acier inoxydable, impressions pigmentaires, vidéoprojecteurs, lampes, bureaux, tabourets, pierre. Dimensions variables. © Sarah Sze. © Photo Sarah Sze.

Extraits du catalogue

La vérifiable image du monde ? par Bruno Latour, philosophe, sociologue

Quand je suis entré dans le studio de Sarah Sze à New York pour la première fois, en octobre 2016, et que je suis tombé, dans une semi-obscure, sur l'un des immenses prototypes de sa série *Timekeeper*, je crois avoir ressenti quelque chose de l'émerveillement de l'empereur de Chine devant les mappemondes, images de la Terre venues de l'Occident lointain, que le père Matteo Ricci avait déployées devant sa cour. « Voilà, c'est ici que nous vivons; c'est comme cela que nous devons comprendre où nous résidons; enfin une image du monde à la fois réaliste et splendide – dont la beauté vient de son étrange et paradoxale exactitude. » Je crois être resté une bonne heure, totalement silencieux, à me pénétrer de cette œuvre comme si j'assistais à la naissance, non pas de Vénus sortie des eaux, mais de Gaïa sortie du néant. Ce multiple scintillement de mondes insérés dans des mondes ne pouvait avoir pour titre, à mes yeux, que celui de « Zone Critique ».

Les scientifiques appellent de ce nom la fine couche de vie qui donne à la planète Terre sa couleur, son animation et sa complexité, par contraste avec le globe terrestre tel que nous sommes habitués à le considérer depuis l'espace. Avouons que le paradoxe est assez curieux : vue de Sirius, la vie sur Terre apparaît comme un biofilm si minuscule, par comparaison avec l'immensité du globe et l'infini de l'espace, qu'elle en devient invisible et presque insignifiante, alors que c'est la chose même à laquelle nous tenons le plus. Nous avons tellement l'habitude de voir la planète bleue de l'extérieur, comme si nous étions prisonniers d'une bruyante station spatiale (ou que nous prétendions occuper le trône divin), que nous avons complètement oublié à quel point cette image astronomique du monde correspond mal à l'habitat partagé par les vivants. [...]

Si je suis resté stupéfait devant cette œuvre, c'est parce que Sarah Sze avait réussi à fournir une version exactement ajustée à l'état réel de notre situation matérielle vue du dedans. Il fallait une sculptrice pour rompre avec l'obsession du globe, comme si, en art plastique aussi, on pouvait faire des découvertes capables de donner des leçons de choses aux trouvailles des savants.

Il y a d'abord l'effet de multiplicité qui frappe tellement le spectateur quand il entre pour la première fois en contact avec la série *Timekeeper* ou qu'il s'approche du miroitement déjà détectable depuis le boulevard Raspail. Cela pullule. Et c'est bien ainsi qu'il faut comprendre pourquoi la zone critique se distingue tellement de l'espace astronomique : elle est hétérogène. Un sol, une forêt, une ville, un corps, c'est différent à chaque centimètre. Tous les détails comptent. Il ne s'agit pas d'un espace isotrope : impossible de l'unifier trop vite. C'est la profusion et la superposition qu'il faut d'abord faire saisir. Et Sarah Sze y parvient, non pas en dispersant les composants de la nature, mais à l'inverse, en multipliant les éléments qu'il va falloir, image par image, fragment par fragment, pixel par pixel, apprendre à composer.

Il y a ensuite la question de l'échelle. Personne n'a jamais pu dire à quelle échelle étaient les œuvres de Sarah Sze. Témoignent-elles pour l'infiniment grand ou l'infiniment petit ? Pour l'atome ou le virus ? On ne sait pas. [...]

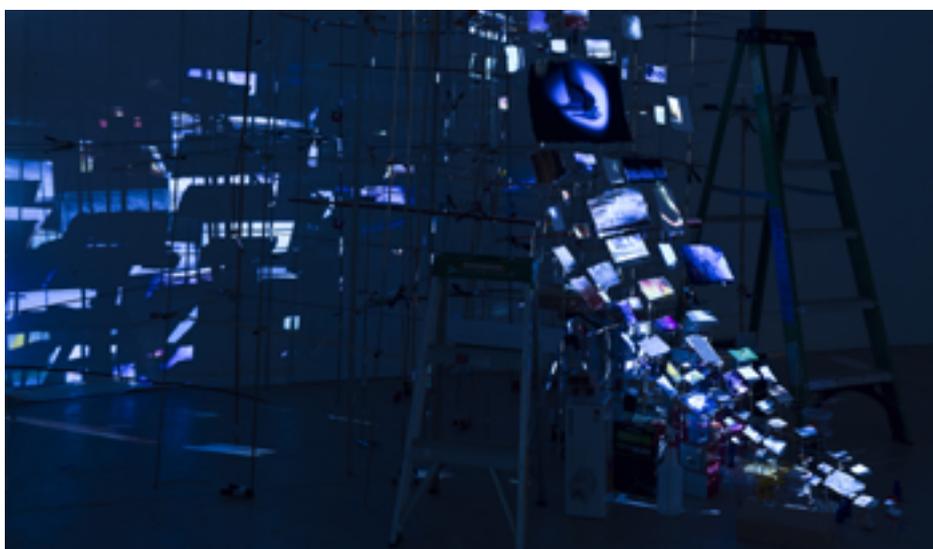
Dans *Timekeeper*, les spectateurs partagent l'espace avec l'œuvre, parfois même avant qu'ils aient acheté leur billet, comme à la Fondation Cartier, grâce à l'extension de l'œuvre partiellement projetée de jour comme de nuit sur ses différentes enveloppes par un chatouement multiforme ! Couche sur couche, voile sur voile, réflexion sur réflexion, c'est ainsi que le spectateur échappe à l'opposition entre voir du dedans ou du dehors. Il se trouve pris comme dans un manège ou mis en mouvement comme dans un vortex. Le spectateur, lui aussi, est compositeur d'espace comme il arrive parfois quand son tee-shirt devient un bref instant l'un des écrans parmi d'autres où se projette l'un ou l'autre des êtres avec

lesquels il va devoir composer. C'est l'un des traits les plus exacts de la vérifiable image du monde : de la zone critique, on ne peut s'échapper pour la juger à froid, de loin. [...]

Toute l'originalité de l'entreprise de Sarah Sze tient à cette capacité de sortir l'image de la Terre des métaphores organiques. Alors que les images populaires de Gaïa entretiennent la confusion entre les différents registres de la maternité, de l'intimité, de la féminité, Sarah Sze parvient à une vision beaucoup plus réaliste. Tout y est calculé, précis, balancé, soigneusement élaboré, monté; tout y est improvisé, approximatif, de guingois, en déséquilibre, et tout y est contingent. Ne voyez-vous pas ce qu'a d'extraordinaire une telle composition ? Il s'agit bien de la vie sur Terre, mais jamais Sarah Sze ne se laisse aller à confondre ce mince biofilm avec un organisme. C'est en cela qu'elle est le plus techniquement exacte, le plus scientifiquement précise. Gaïa n'est pas un organisme géant. Le globe qui nous est présenté boulevard Raspail, c'est l'anti-kitsch si prisé par l'art écologique. Parmi toutes ses découvertes, Sarah Sze parvient à en ajouter une en métaphysique ou cosmologie du genre : offrir un contraste qui soit décisif et splendide entre une vision positiviste, didactique, hégémonique de la Terre vue de l'espace, sans pour autant basculer dans la vision intimiste ou organiciste qui lui sert toujours de vis-à-vis.

L'histoire conjointe des arts et des sciences retiendra que c'est à une sculptrice venue d'Amérique que les visiteurs parisiens doivent d'avoir ressenti la vérifiable image du monde, si parfaitement ajustée au nouvel ordre spatial dans lequel ils doivent dorénavant s'habituer à vivre.

Paris, mars 2019



↑ 16. Sarah Sze, *Slice*, 2018. Prototype dans le cadre de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier. © Sarah Sze. Photo © Sarah Sze Studio.

Conversation entre Sarah Sze et Jean Nouvel

Jean Nouvel : [...] Qu'avez-vous conçu pour votre nouvelle exposition à la Fondation Cartier ?

Sarah Sze : J'envisage l'ensemble du bâtiment comme une boîte lumineuse dans laquelle tourbillonnent des reflets et des images. Deux sculptures, l'une ayant la forme d'un planétarium et l'autre celle d'un pendule, projettent des images en mouvement à 360 degrés sur les murs transparents des espaces d'exposition, créant chez le visiteur une confusion entre intérieur et extérieur. Mon installation tire parti des façades changeantes du bâtiment pour révéler la manière dont celui-ci devient alternativement apparent et transparent à mesure que l'on s'y déplace. La frontière entre les espaces intérieurs et le jardin extérieur y est constamment brouillée, et je veux montrer comment le bâtiment, avec les multiples reflets qui se produisent sur ses parois de verre, donne l'illusion d'être un mirage. Mon installation joue ainsi avec la fragmentation de la lumière et de l'espace qu'offre cet édifice.

JN : Le jeu sur la transparence a fait l'objet d'une analyse conceptuelle qui a été le point de départ du projet de ce bâtiment. Le fait d'avoir trois pans de verre ultra-clairs, les plus simples possibles, pas trop éloignés les uns des autres, et que ces pans de verre soient plus grands que le bâtiment lui-même en hauteur et sur les côtés – qu'ils le débordent –, était une façon de pouvoir lier en même temps la chose qui est là et son reflet. Les deux exemples les plus emblématiques de cela sont les arbres et les nuages, puisqu'ils sont présents en permanence. Si l'on regarde la façade du bâtiment, on peut voir à travers les arbres qui sont plantés juste derrière elle mais aussi, en même temps, les reflets des arbres de la rue qui se superposent à cette image.

SS : C'est avec ces jeux de reflets que vous avez créés que je veux établir un dialogue. La projection de ce qui est réel ou de ce qui est projeté vient renforcer le sentiment de désorientation : est-ce la lumière d'une voiture qui passe sur le boulevard ? Est-ce l'ombre d'un autre visiteur présent dans le même espace ou bien la mienne ? Est-ce la projection d'une vidéo montrant des arbres qui se balancent ou bien s'agit-il des arbres du jardin ? Ces perceptions se confondent

et s'entremêlent. J'adore la manière dont Janet Cardiff a réussi cela dans ses premières « promenades sonores ». Elle est parvenue à créer une sorte de point de bascule entre orientation et désorientation, entre réalité et fiction. Dans son essai pour le catalogue de mon exposition de 1999 à la Fondation Cartier, Jean Louis Schefer a utilisé la formule d'« art sur la corde raide » pour décrire ce processus. Je pense que votre bâtiment, en jouant avec l'orientation et la désorientation de façon extrêmement simple et complexe à la fois, est le meilleur exemple de la maîtrise de cet « entre-deux ». [...]

JN : La fragilité de votre installation est un jeu sur l'absence, sur le vide, sur quelque chose qui ne prend pas le pas sur le reste. C'est le contraire de l'opacité la plus forte, laquelle a d'ailleurs d'autres qualités, comme la masse justement. Votre œuvre joue plutôt sur la fragmentation et sur les différentes natures de matérialité ; il y a là quelque chose qui va dans le sens de la profondeur. Comment créez-vous ce vide ?

SS : Pour *Tracing Fallen Sky*, le vide est tout simplement créé en suspendant un pendule, puis en construisant la sculpture autour de la forme de son oscillation, c'est-à-dire en utilisant son mouvement dans l'espace pour dessiner le berceau du vide. Le pendule est donc à la fois un élément de l'œuvre, mais aussi l'outil qui permet de réaliser la sculpture devant nos yeux. Pour *Twice Twilight*, le vide est défini par la fine coquille à laquelle sont suspendus des morceaux de papier et d'images imprimées, animés par un kaléidoscope de vidéos projetées sur ceux-ci. Ces morceaux de papier dessinent une sorte de ligne en pointillé dans l'espace, que votre œil doit relier pour recomposer la forme concave. De la lumière brillante et des images animées sont projetées tout autour de la sphère – des vidéos personnelles ou qui sont le fruit de recherches ou de découvertes faites au hasard sur Internet, diffusées en boucle, fragmentées et oscillantes, brouillant les frontières entre images, vidéos, photographies et souvenirs. [...] Ces fragments tiennent ensemble dans un équilibre précaire, et la sculpture capture cette tension. Il s'agit d'un assemblage d'éléments structurels et de fragments d'images : un feu brûle, un immeuble s'effondre, un enfant dort, du bruit blanc (ou « neige ») interrompt une vidéo. J'essaie de réunir des contenus disparates – des images qui sont presque comme des débris – que le visiteur, en se déplaçant dans l'espace, recueille et associe les uns aux autres à travers l'action de regarder et d'interpréter pour créer son propre récit au sein de l'œuvre.

Ce récit varie d'image en image et passe d'un extrême à l'autre – d'un contenu sérieux à un autre plus banal. L'oscillation entre ces changements radicaux de registre et d'échelles se produit aussi avec les objets de l'installation, pour que l'ensemble de l'œuvre demeure en permanence dans une tension fragile.

JN : Comment produisez-vous ces changements ?

SS : Lorsque je m'approche de votre bâtiment, j'ai l'impression de voir l'espace se déployer, comme un origami que l'on déplie. D'abord, il y a le grand mur d'enceinte flottant, tout en verre. Je trouve que ce pan de verre est un geste radical entre la rue et le bâtiment : c'est tout à la fois un miroir, un écran, une fenêtre, une porte d'entrée. En prenant cette façade pour point de départ, je vais briser et réduire l'échelle de ce cadre à mesure que l'on progresse dans l'espace. Les changements s'opèrent grâce à l'utilisation de la lumière naturelle et de la lumière des projections, à une échelle qui correspond à celle de la façade du bâtiment, mais qui est ensuite réduite à celle d'une salle, puis réduite encore dans les sculptures à la taille d'une luciole, à l'intimité de la paume de la main.

Les changements passeront d'un extrême à l'autre, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, et de la nuit au jour. Cette expérience, qui consiste à passer à travers plusieurs écrans, est au cœur de l'exposition. Celle-ci aura également deux apparences, l'une de jour, l'autre de nuit, conférant au bâtiment le rôle d'une horloge ou d'une sorte de mesureur du temps. [...]

Le soir, le bâtiment deviendra un pavillon d'images virevoltantes, visibles à la fois de l'intérieur et depuis l'extérieur – avec des images tournoyant dans les espaces d'exposition, comme dans une boîte lumineuse à l'échelle architecturale. Ainsi, à l'extérieur, la lumière s'intensifiera et sera extrêmement brillante lorsqu'il fera sombre, telle la luminosité croissante de la pleine lune lorsque le crépuscule laisse place à la nuit.

Paris, mars 2019

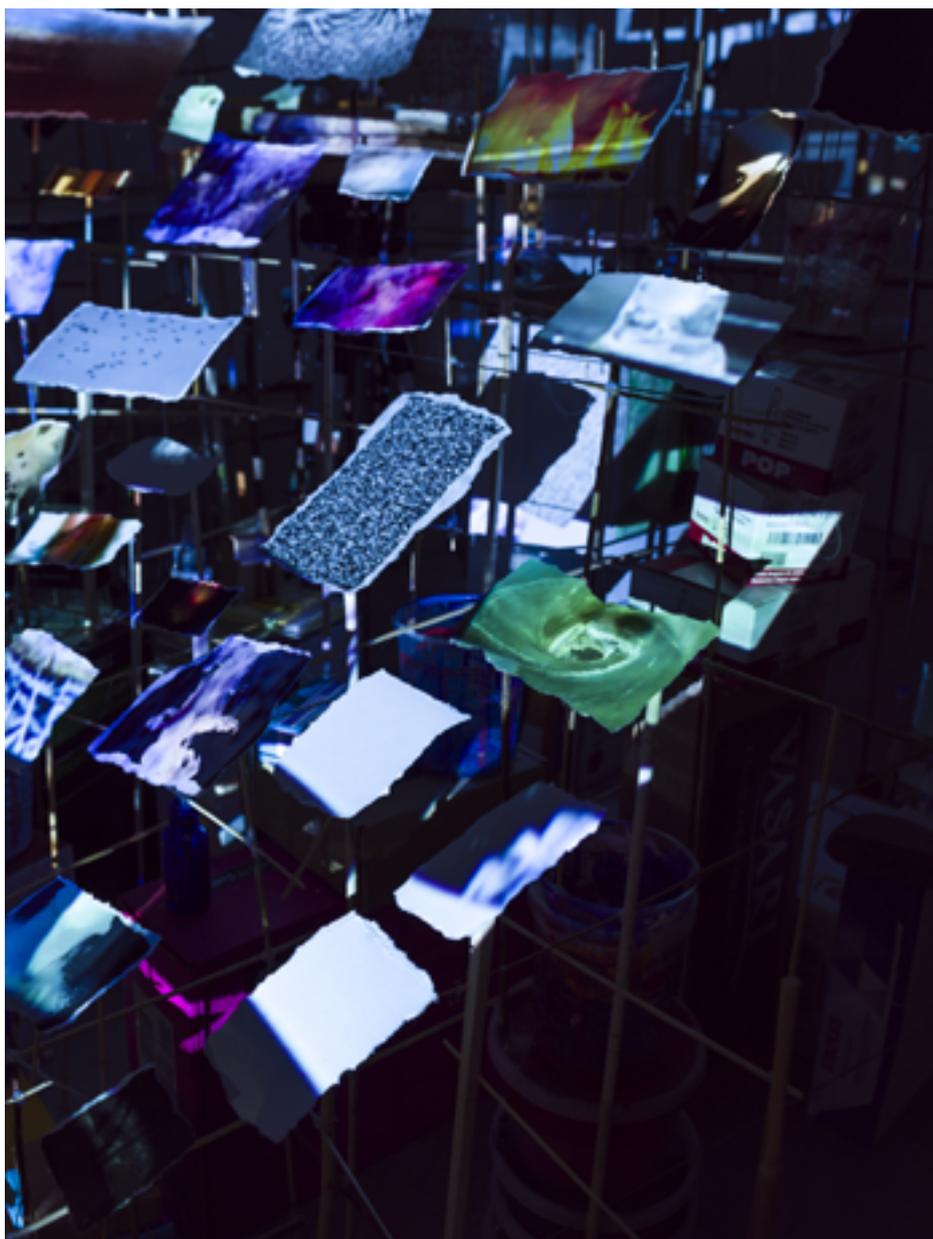
Extraits du catalogue

Sarah Sze ou l'art de magnifier le quotidien par Leanne Sacramone, commissaire de l'exposition

TWICE TWILIGHT ET TRACING FALLEN SKY : LA MATÉRIALITÉ DU VIRTUEL

L'installation créée par Sarah Sze en 2020 pour la Fondation Cartier diffère des précédentes œuvres de la série *Timekeeper* : elle est plus ambitieuse en termes d'échelle et différente dans sa forme et dans son contenu. Composée de deux sculptures qui interagissent avec la transparence du bâtiment de la Fondation Cartier, elle réagit à l'environnement extérieur et aux changements de lumière au gré du jour et de la nuit. Les deux sculptures ne sont pas construites sur des bureaux ni faites de structures de fils métalliques posées sur le sol. Elles s'inspirent de deux instruments scientifiques créés dans le cadre de la quête de connaissance du cosmos : le planétarium et le pendule. D'échelle monumentale, ces deux œuvres sont des représentations visuelles des concepts de gravité et de force centrifuge. Tandis que *Twice Twilight*, suspendue au plafond, semble s'élever dans l'espace et s'ouvrir vers l'extérieur, *Tracing Fallen Sky*, fixée à terre, semble émerger du sol et se contenir vers l'intérieur.

Twice Twilight est l'œuvre la plus grande et la plus complexe de l'exposition. Elle rappelle *360 (Portable Planetarium)* (2010), une œuvre antérieure de Sarah Sze présentant une armature en forme de globe en bois courbé, remplie de branches, de structures en treillis élaborées ainsi que de photographies de nuages et de volcans. Seules quelques ficelles de couleur et du ruban adhésif semblaient tenir ensemble cette installation que l'artiste a décrite comme « une sculpture se faisant passer pour un planétarium personnel, improvisé et délabré¹ ». La fine structure de *Twice Twilight* suggère elle aussi la fragilité d'une Terre qui s'est « agrandie au-delà de sa propre capacité à se supporter² ». Faisant plus de cinq mètres de diamètre, avec son assemblage sphérique délicat de tiges métalliques et de bambou, l'œuvre semble flotter dans l'espace d'exposition plongé dans l'obscurité. En regardant la sculpture de loin, l'œil est immédiatement attiré par



↑ 21. Sarah Sze, *Slice*, 2018. Prototype dans le cadre de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier © Sarah Sze Photo © Sarah Sze Studio.

le scintillement de centaines de vidéos. Sarah Sze a imaginé l'approche de l'œuvre comme un processus d'agrandissement au fur et à mesure que l'on avance à travers les différentes façades en verre du bâtiment de Jean Nouvel, tel un zoom avant sur le « marbre bleu » de la Terre. Le spectateur acquiert une intimité croissante avec l'œuvre en s'en approchant et en y pénétrant par un côté laissé ouvert, devenant ainsi une sorte d'*Homme de Vitruve* parfaitement inscrit dans cette architecture ronde, à l'intersection du terrestre et du cosmique. Niché au sein de la sphère, le spectateur est cerné par des images en mouvement projetées à la fois sur des morceaux de papier déchirés accrochés à la structure et directement sur les murs en verre du bâtiment.

Beaucoup de ces images représentent les quatre éléments répartis par catégorie – l'eau, la terre, le feu et l'air –, qui pour certains philosophes de la Grèce antique étaient les composants de tous les matériaux constituant le monde matériel. Elles montrent des phénomènes naturels tels que le coucher du soleil, le vacillement de la flamme d'une bougie, l'écoulement d'une cascade ou les reflets de la lumière sur l'eau. Jouant à nouveau avec l'échelle, Sarah Sze passe du gigantesque à l'infiniment petit en juxtaposant, par exemple, la croissance d'une spore et l'immensité d'un ciel étoilé.

D'autres images, dont certaines sont des vidéos ASMR (Autonomous Sensory Meridian Response) glanées sur Internet, montrent des mains transformant des matériaux par le biais d'activités banales :



↑ 12. Prototype d'installation en studio en préparation de l'exposition *De nuit en jour* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2019. © Sarah Sze Photo © Sarah Sze Studio.

raboter de la craie, découper de la mousse, couper un gâteau ou brasser un liquide. Réalisées afin de provoquer une réponse de tout le corps à la stimulation visuelle et auditive, les vidéos ASMR sont devenues populaires chez les nouvelles générations qui recherchent une expérience sensorielle via des images pour se soulager du stress et de l'anxiété. Fascinée par ce désir d'entrer en contact avec des matières premières dans un monde virtuel reniant notre existence physique, Sarah Sze propose à travers ces films une expérience visuelle qui éveille notre sens du tactile.

Si la vision du spectateur est stimulée, l'ouïe l'est également. Les sons produits par les mouvements de la sculpture se mêlent aux sons enregistrés lors de la réalisation de l'œuvre : le bourdonnement des ventilateurs, le ronronnement des moteurs et les bruits parasites des vidéos. Sarah Sze a comparé les sons prosaïques de son installation à ceux enregistrés sur le disque d'or, la capsule temporelle envoyée dans l'espace par les deux sondes Voyager en 1977. Destiné à représenter la diversité de la vie et de la culture sur Terre, le disque d'or comprenait non seulement une large sélection d'images, de sons naturels et de musique, mais aussi un éventail surprenant de bruits ordinaires comme ceux d'outils, de moteurs ou de trains. La sensation de bercement créée par les sons répétitifs de l'installation est interrompue à intervalles réguliers par une vidéo d'oiseaux prenant leur envol, qui vient couper toutes les autres projections et bandes sonores. En s'envolant dans le ciel, les oiseaux élargissent le sens de l'espace du spectateur, suscitant chez lui

un sentiment de surprise et d'émerveillement qui intensifie son expérience.

Engagée dans un dialogue profond avec le bâtiment de la Fondation Cartier, *Twice Twilight* brouille les frontières entre intérieur et extérieur, illusion et réalité, grâce à l'interaction constante entre les images virtuelles faisant partie de l'œuvre et les phénomènes naturels qui peuvent être perçus à travers les parois vitrées de la salle d'exposition. Des projecteurs rotatifs font baigner le bâtiment dans un flot d'images circulaires, qui interagissent simultanément avec l'agitation de la rue, le frémissement des feuilles des arbres, les ombres des passants et la lumière constamment changeante du jour et de la nuit. Dans *Twice Twilight*, le temps ne semble pas chronologique ou linéaire, mais rythmique et cyclique. Évoquant la dimension psychologique du temps, les images vont et viennent, se précisent ou se troublent, se désintègrent et s'effacent, à l'instar des images nébuleuses et fragmentaires issues de nos souvenirs.

Dans leur mouvement circulaire, les images projetées sur les parois vitrées du bâtiment conduisent le spectateur dans un second espace où il découvre *Tracing Fallen Sky*. Posée sur le sol, cette œuvre à la forme concave, mesurant près de deux mètres de diamètre, consiste en un assemblage de 116 morceaux d'acier inoxydable évoquant une terre aride et craquelée. Des objets et des amas de différentes matières premières – des bouts de métal, du sel, de la peinture – ayant servi à la fabrication de cette sculpture sont placés

tout autour d'elle, donnant l'impression que l'œuvre est à la fois un espace de travail et en cours de finalisation. Des vidéos montrant ces matières premières à divers stades de transformation – du métal en train de fondre, du sel qui se cristallise, de la peinture que l'on mélange –, ainsi que des vidéos de ciel filmées à différents moments de la journée, sont projetées sur la surface en miroir fragmentée de la sculpture. Un pendule se balance au-dessus de cette sculpture, non pas dans un mouvement régulier de va-et-vient, mais d'une manière aléatoire qui suggère la futilité de nos efforts pour mesurer le temps et l'espace. *Tracing Fallen Sky* n'a pas pour objet de mettre en évidence la rotation de la Terre, contrairement au pendule de Foucault dont Sarah Sze s'est inspirée, mais elle évoque avec poésie la rotation cyclique de la Terre, donnant à voir la trajectoire du Soleil, les phases de la Lune, le mouvement apparent des étoiles. Tandis que Sarah Sze cherche à rendre compte de l'essence du temps à travers l'observation des cieux ou de la transformation de matières, elle en révèle également tout le mystère et la complexité, évoquant ainsi la possibilité qu'il n'existe pas qu'une seule façon de mesurer le temps. En mettant l'accent sur ce qui est vaste et incommensurable, cette réinterprétation d'un outil scientifique porte en elle une critique de la démesure scientifique, reconnaissant l'impossibilité de toute tentative pour comprendre entièrement le monde³.

1 → Phong Bui, « In Conversation: Sarah Sze with Phong Bui », in *The Brooklyn Rail*, 6 octobre 2010.

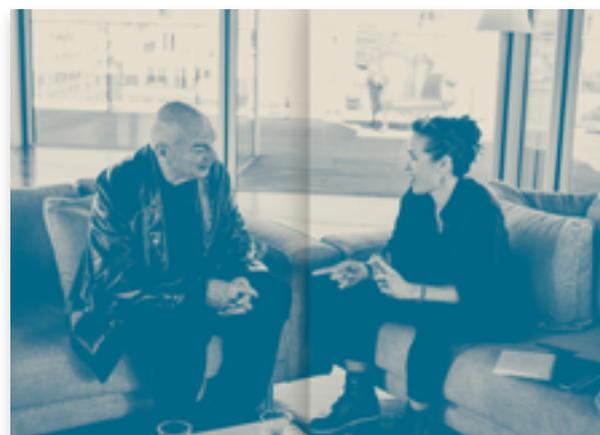
2 → Sarah Sze, in *Sarah Sze on Scale, Gravity, and Value. Interview with Paul Holdengräber*, New York Public Library, Podcast #140.

3 → Pour approfondir la relation de Sarah Sze à la science, voir Laura Hoptman, « The Pragmatist's Maxim: Sarah Sze's Triple Point », in *Sarah Sze*, Phaidon, Londres / New York, 2016.

Catalogue de l'exposition

Conçu en étroite collaboration avec Sarah Sze, le catalogue retrace la création et la présentation des deux œuvres que l'artiste a imaginées spécialement pour la Fondation Cartier. Richement illustré par des vues de l'exposition, il propose d'approfondir la conception de ces deux œuvres et d'explorer les références et les préoccupations qui se trouvent au cœur du travail de Sarah Sze à travers un essai inédit du philosophe et sociologue Bruno Latour, une conversation entre Sarah Sze et Jean Nouvel, ainsi qu'un texte de la commissaire de l'exposition, Leanne Sacramone.

↓ 48 couvertures différentes



Sarah Sze, *De nuit en jour*

Éditions Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris

Version bilingue français / anglais

Broché, 23,5 x 34 cm, 208 pages

150 reproductions couleur

Textes de Bruno Latour et Leanne Sacramone

Conversation entre Sarah Sze et Jean Nouvel

ISBN : 978-2-86925-149-6

Prix : 43 €

Parution : décembre 2020

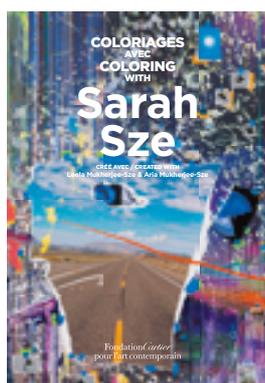
Distribué en France par Actes Sud

Distribué aux États-Unis et au Canada par ARTBOOK | D.A.P.

Distribué dans le reste du monde par Thames & Hudson Ltd

Coloriages avec Sarah Sze

Créé avec Leela Mukherjee-Sze et Aria Mukherjee-Sze



À partir d'une multitude de petits objets, de matériaux et d'images issus de notre environnement quotidien, Sarah Sze crée de grandes installations qui envahissent les espaces où elles sont présentées. Elle s'inspire également de ses installations pour réaliser des toiles mêlant collage, peinture et photographie. En 2020, à l'occasion de l'exposition *Sarah Sze, De nuit en jour*, la Fondation Cartier pour l'art contemporain a demandé à l'artiste de créer un cahier de coloriage. Avec ses deux filles, Sarah Sze a décomposé l'une de ses toiles pour imaginer un voyage à travers cette œuvre. Conçu par des enfants pour des enfants, ce cahier de coloriage invite ainsi à une rêverie dans l'un des mondes imaginaires de l'artiste.

Coloriages avec Sarah Sze

Créé avec Leela Mukherjee-Sze et Aria Mukherjee-Sze

Éditions Fondation Cartier
pour l'art contemporain, Paris
Version bilingue français / anglais
Broché, 24 x 34 cm, 24 pages
ISBN : 978-2-86925-166-3

Prix : 9 €

Parution : octobre 2020

En vente exclusivement à la librairie de
la Fondation Cartier pour l'art contemporain
et sur fondationcartier.com

Programmation 2021

PARIS

DAMIEN HIRST

CERISIERS EN FLEURS

1^{er} juin 2021 → 2 janvier 2022

La Fondation Cartier pour l'art contemporain invite l'artiste britannique Damien Hirst à dévoiler sa dernière série de peintures *Cherry Blossoms* [Cerisiers en fleurs]. Fruit de plus de deux années de travail solitaire dans son atelier londonien, cette série s'inscrit dans la continuité de ses recherches picturales et témoigne du plaisir de retrouver, grâce à la peinture, le geste de l'artiste. *Cerisiers en fleurs* est la première exposition institutionnelle de Damien Hirst en France. La série *Cherry Blossoms* réinterprète avec une ironie joyeuse le sujet traditionnel et populaire de la peinture de paysage. Sur la toile, Damien Hirst mêle touches épaisses et projections de peinture faisant référence tant à l'impressionnisme et au pointillisme qu'à l'*action painting*. Les peintures monumentales entièrement recouvertes par de couleurs vives et saturées, enveloppent le spectateur dans un paysage végétal oscillant entre figuration et abstraction. À la fois détournement et hommage aux grands mouvements artistiques de la fin du XIX^e et du XX^e siècles, cette série marque une forme d'aboutissement des recherches que Damien Hirst mène depuis le début de sa carrière sur la couleur, la beauté, la perception ainsi que sur le rôle de l'artiste. D'abord étudiant à Leeds puis au Goldsmiths College of Art de Londres à la fin des années 1980, Damien Hirst devient rapidement le chef de file des Young British Artists, un groupe d'artistes partageant un goût pour l'expérimentation et la création de dispositifs, parfois perçus comme choquants, qui domina la scène britannique dans les années 1990. Les cadavres d'animaux plongés dans d'immenses aquariums remplis de formol de la série *Natural History* deviennent ainsi rapidement des images emblématiques de l'œuvre de Damien Hirst et de cette scène artistique.

Dès cette époque, la peinture joue un rôle essentiel dans la pratique de Damien Hirst: « J'ai toujours été un grand amoureux de la peinture et pourtant j'ai constamment cherché à m'en éloigner. En tant que jeune artiste, on est nécessairement influencé par les tendances du moment, et dans les années 1980 la peinture n'était pas dans l'air du temps. » Si les toiles des débuts sont inspirées de l'expressionnisme abstrait – qu'il qualifie de « paint how you

feel » – il entreprend dès 1986 la série *Spot Paintings* (non achevée à ce jour) qui s'inscrit davantage dans la lignée du minimalisme et de l'art conceptuel des années 1960. Dans ces œuvres, les points colorés semblent réalisés par une machine, gommant toute trace d'intervention humaine. L'approche qui caractérise *Visual Candy* (1993-1995), une série de toiles aux titres ironiques composées de taches épaisses et de couleurs exubérantes superposées, est quant à elle déjà une célébration du plaisir de peindre. Avec la série *Cherry Blossoms*, commencée juste après l'ambitieuse exposition de sculptures *Treasures from the Wreck of the Unbelievable* présentée à Venise (2017) qui l'a occupé pendant près de 10 ans, Damien Hirst retrouve la spontanéité du geste pictural. L'image d'une peinture mécanisée, omniprésente dans la série *Spot Paintings*, est ici

remplacée par la faillibilité de la main de l'artiste qui les réalise seul dans son atelier. « *Cherry Blossoms* parle de beauté, de vie et de mort. Ces peintures sont excessives – presque vulgaires. Comme Jackson Pollock tourmenté par l'amour. Elles sont décoratives bien que directement inspirées de la nature. Elles parlent de désir, de la manière dont on perçoit les choses qui nous entourent et ce qu'on en fait, mais évoquent aussi l'incroyable et éphémère beauté d'un arbre en fleurs dans un ciel sans nuages. J'ai adoré travailler sur ces toiles, me perdre entièrement dans la couleur et la matière à l'atelier. Les *Cherry Blossoms* sont tape-à-l'œil, chaotiques et en même temps fragiles, c'est grâce à elles que je me suis éloigné du minimalisme, du fantasme d'un peintre mécanique. Et c'est ça que j'ai vraiment trouvé excitant. »



↑ Photo: Prudence Cuming Associates. © Damien Hirst and Science Ltd. Tous droits réservés, DACS2020.

Programmation 2021

MILAN

UN PARTENARIAT CULTUREL INÉDIT AVEC TRIENNALE MILANO

Triennale Milano et la Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris ont entamé une collaboration qui durera huit ans, avec notamment, une présence pérenne de la Fondation Cartier dans les espaces du Palazzo dell'Arte de Milan.

Ce partenariat inédit entre les deux institutions culturelles européennes témoigne d'une même vision de la culture et de la création artistique actuelle malgré une histoire, un statut et un contexte national différents.

Au fil des années, Triennale Milano et la Fondation Cartier ont, toutes les deux, offert des programmations internationales et pluridisciplinaires ouvertes à une multitude de domaines allant de l'art contemporain à la philosophie en passant par l'architecture, le design, le spectacle vivant, la mode, le cinéma ou encore les sciences, avec une attention particulière pour les thèmes et les défis contemporains.

Triennale Milano et la Fondation Cartier ont privilégié une collaboration à long terme à des projet ponctuels, convaincus, qu'en cette période difficile, la constance est un atout primordial pour faire naître de nouvelles idées et perspectives.

Pour cette raison, au cours des prochaines années, Triennale Milano et la Fondation

Cartier développeront une série de projets communs à travers des expositions variées toujours accompagnées de conférences, de débats et de spectacles vivants.

En collaboration avec des artistes, des designers et des scientifiques, Triennale Milano et la Fondation Cartier vont lancer une nouvelle forme de «géo-culture». Cette approche culturelle, à la fois ouverte et ancrée dans des valeurs communes aux deux institutions, permettra aux idées et aux expositions nées à Milan et à Paris de parcourir le monde.

CLAUDIA ANDUJAR LA LOTTA YANOMAMI

17 octobre 2020 → 7 Février 2021

La Fondation Cartier pour l'art contemporain et Triennale Milano présentent la plus vaste exposition jamais consacrée à l'œuvre photographique et au militantisme de la grande artiste brésilienne Claudia Andujar. Depuis les années 1970, elle dédie sa vie à la photographie et à la défense des Yanomami, peuple amérindien parmi les plus importants de l'Amazonie brésilienne. Alors que le territoire des Yanomami est aujourd'hui plus que jamais menacé par une invasion massive de chercheurs d'or aggravée par la propagation de la Covid-19, l'exposition *Claudia Andujar: La lotta Yanomami* trouve une résonance particulière dans un contexte de crise humanitaire et environnementale accélérée.

LES CITOYENS

Un regard de Guillermo Kuitca sur la collection de la Fondation Cartier pour l'art contemporain

Mars → septembre 2021

Avec l'exposition *Les Citoyens*, présentée en exclusivité à Triennale Milano, l'artiste argentin Guillermo Kuitca porte un regard sur la collection de la Fondation Cartier à travers l'exposition de 120 œuvres de 28 artistes qu'il a choisies et reliées selon un parcours-œuvre inédit et personnel. *Les Citoyens* se présente, selon Guillermo Kuitca, comme un « système solaire sans soleil » fait de connexions qui « tissent un réseau de sens et de sensations » et révèlent des liens inédits entre les œuvres choisies par lui parmi les quelques 1600 des 400 artistes qui constituent la collection de la Fondation Cartier. L'artiste propose ainsi un cheminement personnel au sein de la collection où se répondent, en de multiples voix, les idées d'ensembles et de constellations, de groupes et d'individus, du tout et du fragment, de la communauté et de la polyphonie, des relations et de l'altérité. Avec ces peintures, dessins, photographies, installations, sculptures ou vidéos, c'est aussi l'esprit de la Fondation Cartier, sa curiosité pour des géographies différentes, sa manière de travailler avec les artistes, son engagement sur le long terme avec eux, sa sensibilité aux grandes questions de notre monde que raconte l'exposition.

RAYMOND DEPARDON

Octobre 2021 → mars 2022

La Fondation Cartier pour l'art contemporain et Triennale Milano présentent la première exposition personnelle du cinéaste et photographe français Raymond Depardon en Italie. Spécialement conçue par l'artiste pour Triennale Milano, cette exposition d'envergure rassemble des ensembles de photographies parmi les plus emblématiques de l'artiste, dont certains réalisés en Italie. Après Milan, la Fondation Cartier présentera cette exposition au Power Station of Art de Shanghai à l'automne 2022, témoignant ainsi de son engagement en faveur du rayonnement international de l'art et des artistes auprès de publics toujours plus larges et variés. Cette exposition prolonge le dialogue entre Raymond Depardon et la Fondation Cartier, initié dans les années 1990, et reflète la place importante de l'œuvre de l'artiste dans sa collection.



↑ Claudia Andujar, Maison collective proche de la mission catholique du Rio Catrimani, Roraima, 1976. Collection de l'artiste. © Claudia Andujar.

SHANGHAI

NOUS LES ARBRES Power Station of Art

Juillet → octobre 2021

Après un succès retentissant à Paris en 2019, la Fondation Cartier pour l'art contemporain présente l'exposition *Nous les Arbres* à Shanghai, en collaboration avec le Power Station of Art. *Nous les Arbres* se fait l'écho des récentes recherches scientifiques qui invitent à porter un regard renouvelé sur les arbres, protagonistes essentiels du monde vivant. Orchestrée avec la complicité de l'anthropologue Bruce Albert, elle réunit une communauté d'artistes, de botanistes et de philosophes qui ont tissé, à travers leurs parcours esthétiques ou scientifiques, un lien fort et intime avec les arbres, tels que Francis Hallé, Stefano Mancuso, Luiz Zerbini, Emanuele Coccia ou Fabrice Hyber. Cette présentation au Power Station of Art, institution avec laquelle la Fondation Cartier entretient une relation privilégiée depuis 2018 pour y avoir proposé les expositions de la Collection de la Fondation Cartier et celles des architectes Junya Ishigami et Jean Nouvel, sera étoffée de la présence d'artistes chinois.

RAYMOND DEPARDON Power Station of Art

→ Automne 2022

La Fondation Cartier pour l'art contemporain présente, en collaboration avec le Power Station of Art de Shanghai, la première exposition personnelle du cinéaste et photographe français Raymond Depardon en Chine. Cette exposition d'envergure rassemble des ensembles de photographies parmi les plus emblématiques de l'artiste.

La Fondation Cartier présentera cette exposition à Shanghai à l'automne 2022, après l'avoir montrée pour la première fois à Milan en 2021, témoignant ainsi de son engagement en faveur du rayonnement international de l'art et des artistes auprès de publics toujours plus larges et variés. Cette exposition prolonge le dialogue entre Raymond Depardon et la Fondation Cartier, initié dans les années 1990, et reflète la place importante de l'œuvre de l'artiste dans sa collection.



↑ Luiz Zerbini, *Coisas do Mundo*, 2018, acrylique sur toile, 240 × 360 cm. Collection Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris. Photo © Pat Kilmore



↑ Raymond Depardon, *Raymond Privat, Monique Rouvière et Marcel Privat, Le Villaret, Le Pont-de-Montvert, Lozère, 1993*. © 2020 Raymond Depardon

Partenaires médias



Acteur de la vie culturelle et de la connaissance, France Culture réunit les savoirs, les idées et les disciplines de la création pour éclairer chaque jour les enjeux contemporains, sur ses antennes FM et numériques. France Culture a pour vocation de mettre en valeur le patrimoine culturel national et mondial et accompagne à ce titre les expositions Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour* du 24 octobre 2020 au 25 avril 2021 à la Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris.

En savoir plus : franceculture.fr



Fondé en 2008 par Lucie Beudet et David Creuzot, Konbini est le leader de l'information et du divertissement auprès des moins de 30 ans en France, qui réunit plus de 27 millions de personnes autour de ses contenus chaque mois. Média de référence, Konbini a su convaincre et engager toute une génération en proposant des publications créatives inédites grâce à des propositions journalistiques innovantes, toujours soucieuses de respecter les valeurs de progrès, de diversité et de protection de la planète. Konbini a le plaisir de s'associer à la Fondation Cartier pour les expositions Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour*.

En savoir plus : konbini.com



Depuis 1986, les Inrockuptibles s'illustrent par leur exigence rédactionnelle, la singularité de leurs partis pris et leur esprit d'indépendance. Défricheurs et prescripteurs, ils partagent avec impertinence leurs découvertes, et accompagnent la création artistique. Fidèle partenaire de la Fondation Cartier pour l'art contemporain, les Inrocks sont fiers d'accompagner les prochaines expositions : Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour*, du 24 octobre 2020 au 25 avril 2021. Découvrez ce qui fera la culture de demain tous les mercredis en kiosque et en continu sur lesinrocks.com.

Le Monde

Quotidien né en 1944, *Le Monde* est devenu une entreprise de presse qui édite également des suppléments thématiques et son magazine *M*, dans un souci d'indépendance, de rigueur et d'exigence éditoriale. C'est chaque mois 22 millions de lecteurs, internautes et mobinautes. C'est une couverture quotidienne et en continu de l'actualité internationale, française, économique et culturelle. Ce sont, chaque jour, quatre pages consacrées à la culture avec des contenus enrichis, des portfolios, des vidéos, sur son site et ses applications. C'est pourquoi *Le Monde* est ravi de s'associer à la Fondation Cartier à l'occasion des expositions Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour*, et de partager avec son audience son engouement pour ces événements.

En savoir plus : lemonde.fr



La Septième Obsession est née en 2015 pour bâtir un espace pour la cinéphilie contemporaine, dépourvue de chapelles et de frontières. Nous défendons un cinéma innovant, avant-gardiste et esthétiquement puissamment habité, pour un public jeune, curieux et avide de nouvelles manières de penser l'art et ses possibles. La revue est désormais une référence pour les jeunes cinéphiles de 18 à 35 ans. *La Septième Obsession* est particulièrement fière et heureuse d'accompagner la Fondation Cartier pour l'art contemporain sur les expositions Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour* du 24 octobre 2020 au 25 avril 2021.

En savoir plus : laseptiemeobsession.com

Télérama

Télérama aime partager ses curiosités, ses choix, ses enthousiasmes pour les artistes et leurs créations. Par ses critiques et ses articles, chaque semaine et à chaque instant, dans le magazine, sur son site, son appli et ses réseaux. Par l'organisation de grandes manifestations susceptibles de mobiliser et de passionner ses lecteurs. Par ses partenariats avec les meilleurs défenseurs de la vie artistique. Voir, découvrir, voyager, avec le regard à travers le temps et les âmes toujours singulières des créateurs, restent en effet pour nous le plus sûr moyen de garder ses repères en temps de crise, de mettre à distance ses inquiétudes, de se forger un œil neuf pour demain. *Télérama* est heureux d'accompagner les expositions Artavazd Pelechian, *La Nature* et Sarah Sze, *De nuit en jour* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

En savoir plus sur : telerama.fr

TROISCOULEURS

TROISCOULEURS est un magazine culturel à dominante cinéma, mensuel et gratuit, édité par mk2. Il relaie et soutient le meilleur de l'actualité culturelle, et en explore les dernières tendances dans des dossiers et reportages fouillés. Distribué dans toutes les salles du réseau mk2 et dans plus de 250 lieux de culture, il s'attache à rendre accessibles au plus grand nombre toutes les formes d'art et à valoriser un cinéma créatif et innovant à travers des contenus décalés, pédagogiques et engagés. Après avoir célébré les 30 ans de la Fondation Cartier et collaboré à l'occasion de plusieurs expositions, TROISCOULEURS a le plaisir de s'associer aux événements Sarah Sze, *De nuit en jour* et Artavazd Pelechian, *La Nature*.

En savoir plus : troiscouleurs.fr

Informations pratiques

La Fondation Cartier est ouverte tous les jours de 11 h à 20 h, sauf le lundi. Nocturne le mardi jusqu'à 22 h.

ACCÈS

261, boulevard Raspail 75014 Paris
— Métro Raspail ou Denfert-Rochereau (lignes 4 et 6)
— RER Denfert-Rochereau (ligne B)
— Bus 38, 68, 88, 91
— Station Vélib' et stationnement réservé aux visiteurs handicapés devant le 2, rue Victor Schoelcher

CONDITIONS DE VISITE

Pour protéger votre santé et celle de votre entourage, le port du masque est obligatoire dans tous les espaces de la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

Afin de garantir votre sécurité et celle de son équipe, la Fondation Cartier adapte ses conditions de visite.

— L'achat des billets se fait uniquement en ligne sur fondationcartier.com avec réservation sur créneau horaire. Les billets sont nominatifs.

— La jauge des visiteurs est restreinte. Merci de respecter le créneau horaire que vous aurez choisi pendant votre réservation.

— Un parcours de visite a été mis en place pour vous permettre de découvrir l'exposition plus aisément tout en appliquant les consignes de distanciation.

Les médiateurs de la Fondation Cartier vous accompagneront pour vous aider à respecter ces consignes et rendre votre visite la plus agréable possible. Nous vous remercions pour votre compréhension.

ENTRÉES

Achat des billets sur place ou sur fondationcartier.com

Le billet d'entrée permet d'accéder aux expositions Artavazd Pelechian, *La Nature*, et Sarah Sze, *De nuit en jour*.

— Plein tarif 11€
— Tarif réduit* 7,50€

*Moins de 25 ans, seniors (plus de 65 ans), demandeurs d'emploi et bénéficiaires des minima sociaux, Maison des artistes, institutions partenaires, ministère de la Culture

— Gratuit*

* Moins de 18 ans, Laissez-passer, carte ICOM, carte de presse, carte d'invalidité, étudiants

GROUPES

Nous accueillons les groupes du mercredi au vendredi, de 11 h à 18 h et le mardi jusqu'à 20 h.

Visite libre

Maximum 10 personnes

— Plein tarif 9€/pers.
— Seniors 5€/pers.
— Scolaires 4€/pers.

Visite guidée

Maximum 10 personnes

Durée de la visite: 1 h
— Plein tarif 12€/pers.
— Seniors 8€/pers.
— Scolaires 5€/pers.

Informations et réservations

01 42 18 56 67 / 50 (du lundi au vendredi de 10 h à 18 h)
info.reservation@fondation.cartier.com

ADHÉREZ AU LAISSEZ-PASSER

Avec le Laissez-passer, bénéficiez d'un accès prioritaire, gratuit et illimité aux expositions, de visites guidées et de Parcours en famille, d'invitations aux événements de la Fondation Cartier et d'offres spéciales dans de nombreuses institutions culturelles françaises.

Réservation obligatoire pour les visites sur fondationcartier.com

— Adhésion annuelle 30€
— Offre Duo* 50€

*Vous et l'invité de votre choix

— Tarif réduit* 25€

* Étudiants, carte senior, carte famille nombreuse, demandeurs d'emploi, Maison des artistes

— Tarif jeune (moins de 25 ans) 18€

— Tarif CE (nous consulter)

En vente à la librairie et sur eshop.fondationcartier.com

LES SOIRÉES NOMADES & LES NUITS DE L'INCERTITUDE

Programmation complète et réservations sur fondationcartier.com/spectacles-vivants

— Tarif 12€
— Tarif réduit* 8€

*Étudiants, moins de 25 ans, seniors (plus de 65 ans), demandeurs d'emploi et bénéficiaires des minima sociaux, Maison des artistes, institutions partenaires, ministère de la Culture

Informations

Tél. 01 42 18 56 72 (tous les jours de 11 h à 20 h)

ATELIERS JEUNE PUBLIC

Programmation et réservations sur fondation.cartier.com/familles-jeune-public

— Tarif unique 12€

LIBRAIRIE

La librairie est ouverte de 11 h à 19 h et le mardi jusqu'à 21 h. Fermeture le lundi. Sur la mezzanine de la Fondation Cartier, la librairie propose un large choix de catalogues d'expositions, d'ouvrages spécialisés, ainsi qu'une gamme de produits dérivés développés à l'occasion de chaque exposition. Le paiement en carte bancaire est privilégié.

Retrouvez les éditions de la Fondation Cartier sur eshop.fondationcartier.com

JARDIN ET BUVETTE

Le petit jardin de la Fondation Cartier est fragile. Nous vous remercions de respecter les règles de visite de ce lieu afin de nous aider à protéger son écosystème.

La buvette est ouverte du mardi au dimanche (selon la météo) dans le jardin de la Fondation Cartier. Le paiement par carte bancaire est privilégié.



« En tant qu'artiste, je pense à l'effort, au désir, et à l'envie constante que l'on a, au fil des années, de donner un sens au monde qui nous entoure à travers les matériaux. Et de tenter de trouver une sorte d'émerveillement, mais aussi une certaine futilité résidant dans cette très fragile quête. » Sarah Sze

